Maja est enceinte de trente-sept semaines. On ne l'autoriserait pas à monter dans un avion de ligne, mais ils sont allés rendre visite à des amis qui ont des vignes à Bellevue, juste à côté de Champillon, et un autre invité, Viktor, venu à bord de son Piper PA-28 Warrior, a prévu de regagner Popham le lendemain matin. Sa Land Rover l'attend à l'aérodrome et il peut parfaitement déposer Maja à Winchester en descendant sur la côte sud. Rien de plus simple. Son mari, Philippe, rechigne à confier Maja à un autre, d'autant qu'il ne le connaît que depuis deux jours, mais les pièces du puzzle s'agencent si parfaitement qu'il est presque impossible de refuser. Lui-même regagnera Paris en voiture, il la laissera à l'appartement, prendra l'Eurostar pour Londres et sera à Winchester le lendemain.

En plus, Maja adore les petits avions. Les voyages sont devenus trop faciles. On s'endort à Istanbul et on se réveille à Pékin. Elle aime voir défiler les kilomètres – les deltas, les cercles d'irrigation, les nuages qui se forment et s'enroulent sur le flanc des montagnes. Elle conserve le souvenir vivace d'avoir survolé le fjord d'Oslo quand elle était petite, île après île, maisons de

MARK HADDON

vacances, quais, bateaux, le reflet du soleil rasant l'eau, une révélation ineffable sur la relation entre échelle, évasion et surface terrestre. De plus, les nausées matinales qui se sont anormalement prolongées pendant sa grossesse se sont enfin atténuées; elle découvre la fameuse plénitude dont on parle tant et meurt d'envie de profiter de la liberté qui l'accompagne avant de consacrer son existence à un petit être humain très exigeant.

L'angoisse de Philippe est justifiée. Viktor a sa licence de pilote privé mais n'a pas passé l'examen de qualification de vol aux instruments. Cela n'aurait pas d'importance s'il n'avait pas d'autre passager que Rudy, son fils de neuf ans. Ils seraient partis de très bonne heure et si la météo ou d'autres contingences avaient changé, il aurait pu repousser son départ au lendemain ou se détourner vers un autre aéroport pour peu qu'ils aient déjà décollé. Mais Maja se réveille tard, elle petit-déjeune sans se presser et prépare ses bagages tranquillement. Elle a égaré un collier de corail que l'on pourrait, insiste-t-elle, lui renvoyer en Grande-Bretagne, mais qui n'en fait pas moins l'objet de fouilles minutieuses et vaines dans ce qui est une très grande maison. Ils ont fini de déjeuner quand elle est enfin prête. Si Maja était moins séduisante, Viktor n'aurait aucun scrupule à la houspiller, mais voilà : lui qui n'avait pas été très emballé par son image à l'écran se surprend en sa présence à avoir l'impression d'avoir retrouvé ses quinze ans – d'épais cheveux blonds, des yeux bleus, mais bleus! Jolie comme une héroïne de dessin animé, un côté désordonné tout à fait charmant, ronde juste ce qu'il faut. Elle a une cicatrice sur la joue,

L'avion

souvenir d'un corbeau qui est entré par la fenêtre de sa chambre quand elle avait dix ans. La tocade de Viktor est plaisante, mais vaguement inquiétante pour un homme habitué à tenir une salle d'audience – et n'importe quelle salle au demeurant – dans sa main.

Le collier sera retrouvé six mois plus tard par Bruno, le jardinier, terni et crasseux, dans un bosquet de peupliers à la limite de la propriété où les Beaufour se hasardent rarement, et leurs invités moins souvent encore. La seule explication qu'ils trouveront est qu'un animal, attiré par sa couleur vive, l'aura chapardé au bord de la piscine et traîné à l'autre bout de la pelouse, jusqu'aux arbres, avant de prendre conscience de la vanité de son effort. Ils envisageront de l'expédier à Winchester, mais il faudrait y ajouter un message et ils ne trouveront pas les mots qui conviennent. Ils le rangeront donc au fond d'un tiroir où il restera de longues années.

Viktor appelle l'aéroport pour consulter la météo une dernière fois avant de quitter la maison. Le bulletin n'est pas rassurant, mais ils décolleront pour lui, cela va de soi. Il constate avec étonnement que loin de l'agacer, le retard de Maja la rendrait plutôt plus attachante encore. Comme il ne veut surtout pas lui donner l'impression qu'il est angoissé ou mal préparé, il endosse le costume métaphorique qui lui prête une confiance totale dans l'exactitude de ses propres allégations, et l'azur du ciel pourrait faire croire que le temps est aussi accessible que n'importe quel jury à la force de sa personnalité.

Ils franchissent le tarmac et Rudy monte immédiatement dans l'avion. Maja regarde Viktor procéder à la

vérification extérieure de l'appareil, le plaisir visible qu'elle éprouve à suivre les opérations ressuscitant en lui un peu de l'excitation qu'il ressentait autrefois avant de voler. Il grimpe dans le cockpit et prend place sur le siège du pilote avant de l'aider à monter. Il se penche au-dessus d'elle pour refermer la porte, lui explique le fonctionnement de la ceinture de sécurité et lui donne un casque audio. Ils font le plein puis stationnent, face au vent. Il serre les freins, constate que l'alimentation en carburant est raccordée au réservoir le plus vide, sélectionne le plein et effectue les contrôles moteur. Magnétos, carburateur, compensateur, mouvement libre, volets et câblage électrique. Ils rejoignent la piste et attendent qu'un Hawker 600 décolle, vire à droite et se dissolve dans le bleu.

Ils n'ont pas quitté le sol que Rudy est déjà endormi sur le siège arrière, bercé par le ronronnement et les cahots. Il n'est pas à l'aise en compagnie de la plupart des autres enfants, mais comme il est parfaitement autonome, ces vacances ont été pour lui un petit paradis avec accès illimité à la piscine, un réfrigérateur deux portes bien garni et une boîte de trente-deux crayons de couleur Caran d'Ache pour continuer *Les Chevaliers de Kandor*, son épopée en bande dessinée. Son meilleur souvenir est d'avoir nagé sous la pluie, la piscine pour lui seul, crépitement de gravillons à la surface et silence bleu au-dessous. Il fréquente un internat où les autres garçons le harcèlent d'une manière trop imprécise et trop nébuleuse pour qu'il puisse se plaindre mais qui ne le ronge pas moins. Comme il ne lui reste que trois jours de vacances, il profite du temps limité qu'il a à Bellevue, se couchant tard et se levant tôt. Du coup, il

L'avion

est épuisé. Mais il ne retournera pas en classe. Dans deux heures, il sera mort.

— Tour de Prunay. Golf Alpha Sierra en attente, prêt à décoller.

— Golf Alpha Sierra. Autorisé au décollage, piste zéro un. Vent zéro, deux, zéro degrés. Cinq nœuds.

Viktor a eu tendance à être négligent ces derniers temps, mais comme Maja est assise à côté de lui, il respecte tous les protocoles d'urgence, récitant la ritournelle pour lui-même pendant qu'ils prennent de la vitesse sur la piste. « En cas de panne moteur, je coupe la commande des gaz et je m'arrête. En cas de panne moteur juste après le décollage et si j'ai la place, je coupe la commande des gaz et me repose sur la piste. Si je ne peux pas me poser sur la piste, je choisis la zone la plus sûre dans un rayon de trente degrés à gauche et à droite de la ligne centrale et je m'y pose. »

Trente miles à l'heure, quarante, cinquante... Ils décollent et Viktor prend son cap pendant l'ascension. Il fera route vers le nord-ouest, en direction du Touquet, puis longera la côte plein nord jusqu'au cap Gris-Nez avant de traverser la Manche du côté du phare de Douvres. Ils se stabilisent à six mille pieds, et Maja commence à lui parler d'un cheval qui s'appelle Bombardier et qu'elle monte dans les South Downs – le Clarendon Way, Ashley Down, Beacon Hill... Bavardage purement superficiel, mais elle semble se satisfaire de quelques grognements d'approbation bien placés, et il apprécie le son de sa voix. Elle renonce finalement à lutter contre le ronflement du moteur et consacre son attention au paysage qui défile au-dessous d'eux; il

peut ainsi se tourner vers elle de temps en temps et l'imaginer nue.

Cinq mille pieds en contrebas s'étend un parquet inextricable de champs, la moitié labourée, l'autre verte, des taches de forêts au-dessus de Saint-Gobain et de Noyon, le serpent replet de la Somme qui dessine des boucles en descendant vers Amiens. Le ciel est plus nuageux à présent, le bleu s'estompe, l'atmosphère est un peu plus agitée. Il se branche sur Lille Information : une poignée de nuages à mille pieds, nuage fragmenté à mille cinq cents, couvert à cinq cents. Ce n'est pas idéal, mais puisque de toute façon ils vont vers Le Touquet, il n'y a pas de décisions majeures à prendre, et puis Maja s'est remise à parler, des défauts de son mari cette fois, d'une manière triste et drôle et aussi étonnamment gentille, entraînant Viktor dans un univers de complicité dont il a été exclu toute la semaine. Associée à leur proximité physique, cette sensation lui inspire un plaisir si intense qu'il ne prête pas assez attention à la lente dégradation des conditions météorologiques. Au-dessus d'Abbeville, la couverture nuageuse s'épaissit soudain. Il perd tout contact visuel avec la terre et constate que sur l'avant, sa visibilité est tellement réduite qu'il ne distingue plus l'horizon. Il sait très bien ce qu'il devrait faire – exécuter un virage prudent à cent quatre-vingts degrés et se dégager aussi vite que possible d'une situation potentiellement catastrophique. Si Maja paraissait inquiète, c'est effectivement ce qu'il ferait, mais loin de comprendre qu'ils sont en danger, elle a l'air ravie.

L'avion

— On pourrait imaginer que c'est la Turquie, là en bas. Ou la Finlande. Très Antoine de Saint-Exupéry, tout ça.

Il n'a jamais rien fait de plus bête. Leur sécurité – la sécurité de Maja, celle de Rudy – passe avant toute autre considération, mais dans son cerveau, une partie homme des cavernes se refuse viscéralement à donner une image d'incompétence à qui que ce soit, surtout à une femme, et plus encore à une femme qui lui plaît. Retourner ces pensées dans sa tête a retardé de cinq, puis de dix, puis de quinze secondes la manœuvre de dérobade qu'il aurait dû entreprendre et l'a convaincu que puisqu'il est sur sa trajectoire, il n'a qu'à conserver son cap. Avec un peu de chance, il ressortira bientôt de l'autre côté du nuage.

Une étude américaine systématiquement citée dans la formation pour la licence de pilote privé estime que l'espérance de vie moyenne d'un pilote qui s'enfonce dans un nuage sans formation aux instruments est de quatre-vingt-dix secondes. Il y a toujours vu une exagération stratégique. *Entrée interdite. Attention aux monstres.* Ou peut-être la mesure du nombre de fermiers crétins du Kansas profond qui pilotent leurs avions d'épandage comme des quads. C'est la rapidité avec laquelle il doit lire et réagir aux instruments qui l'abasourdit, et la difficulté d'ignorer les messages de son oreille interne.

Maja regarde par la fenêtre, imperturbable.

Cela fait moins de trois minutes qu'ils sont entrés dans le nuage. Il est incroyablement fatigué et il a la tête qui tourne, son cerveau cherche si désespérément un point fixe susceptible de démentir tous ces signaux

trompeurs d'ascension, de virage, de chute et d'embarquée qu'il commence à halluciner et à distinguer des formes sombres devant lui. L'avion tangue et s'incline latéralement. Il surcorrige. Il faut qu'il perde de l'altitude. Peut-être réussira-t-il alors à passer sous la couverture nuageuse. Pourvu qu'il puisse apercevoir le sol, tout ira bien. Il réduit légèrement les gaz et pousse doucement le manche à balai. Deux mille pieds, mille pieds, huit cents pieds.

Si ses efforts pour maintenir l'avion droit et conserver une trajectoire rectiligne ne réclamaient pas toute sa concentration, il prendrait peut-être conscience de l'erreur élémentaire qu'il est en train de commettre. L'altimètre est réglé sur le niveau de la mer. Il ne survole pas la mer. Il survole la terre. Quatre minutes. Cinq. Le nuage ne se dissipe pas. Il n'est pas du tout exclu qu'ils s'écrasent au sol. L'idée de sa propre disparition le laisse froid, mais il ne peut pas supporter l'idée de causer la mort de son propre fils, il ne peut pas supporter l'idée de causer la mort d'une jolie femme et de son enfant à naître.

Rudy rêve qu'il joue avec Babu, son ami imaginaire. Ils sont de retour à Bellevue. C'est la nuit. Ils ont sorti des portions de Vache Qui Rit du frigo, se sont préparé de grands verres de grenadine et ont allumé l'éclairage de la piscine, transformant l'eau en dalle turquoise de lumière liquide qui oscille dans le noir.

Maja se tourne et voit le visage de Viktor ruisselant de larmes. Il murmure d'une voix bizarrement contrainte, «Je suis vraiment, vraiment, désolé». Elle est malade de peur pendant une dizaine de secondes, puis le brouillard à l'avant de l'avion s'assombrit une fraction

L'avion

de seconde avant qu'ils ne heurtent le flanc d'un silo à blé. Ils volent à soixante-dix miles à l'heure. Comme le silo est vide, ils traversent le toit en tôle ondulée. Le pare-brise en Perspex se fend et s'arrache de son cadre, l'arête décapitant proprement Viktor. Ils emboutissent le mur du fond, le défoncent lui aussi puis plongent, nez en avant, dans la terre durcie. Les roues s'effondrent, l'avion s'incline vers l'avant et le bloc moteur vient écraser les jambes de Maja.

Le hasard veut qu'un médecin allemand, Raphael Bhatt, roule lentement sur une petite route de campagne entre Gapennes et Yvrench quand il voit la lumière verte d'une aile droite descendre, à gauche de sa voiture. Le brouillard est si épais qu'il ne saurait dire si c'est un Cessna ou un Airbus. Il freine, de crainte que l'avion ne vire en lui coupant la route, mais la lumière file tout droit, au-dessous de la cime des arbres, et disparaît. Il ne connaît pas bien la région, mais il est presque certain qu'il n'y a pas de terrain d'aviation dans les parages. Il a la vague impression d'entendre une explosion, mais peut-être n'est-ce que le fruit de son imagination. Il ralentit, roule presque au pas, attendant la lueur des flammes, mais il n'y a devant lui que la route qui se dissout dans la blancheur. Il se demande si ses yeux ne l'ont pas trompé, comme on s'interroge après des événements insolites qui ne laissent aucune marque sur l'environnement.

Il accélère. Quelques centaines de mètres plus loin, il prend à gauche sur un chemin de terre qui conduit à une ferme délabrée. Un tracteur rouillé. Un tas de vieux pneus. Il se dit qu'il doit se tromper d'endroit, que l'avion s'est posé ailleurs, ou bien qu'il a repris de

MARK HADDON

l'altitude et est déjà à des kilomètres. Il sort tout de même de sa voiture. Il n'entend que les grognements de nombreux cochons, assourdis par le brouillard, et l'odeur de leurs excréments est presque suffocante. La porte de la ferme s'ouvre, un triangle de lumière découpe la cour boueuse et une femme corpulente – chignon, tablier à fleurs, chaussons – trotte vers lui en criant « Venez! Venez! », comme si elle était soulagée de voir qu'il est enfin arrivé. Elle lui fait signe de contourner la ferme dont le pignon se réduit à une bâche de plastique noir maintenue par des lattes entrecroisées. Un détecteur de mouvements s'allume quand ils passent dessous en courant. Le mari de la dame est devant eux, immobile, pointant le faisceau d'une torche électrique sur sa gauche comme une ouvreuse de cinéma qui s'ennuie. Ils contournent une grange.

Raphael n'a jamais rien vu d'aussi extraordinaire de sa vie, et de loin. Le nez de l'avion est fiché dans la terre, les ailes, cassées net, se sont effondrées vers l'avant, tandis que la queue est recourbée comme celle d'un scorpion. Un grand bâtiment métallique que l'appareil semble avoir traversé se dresse juste derrière, mais l'éclairage de film d'horreur empêche de bien voir les détails. Il court. À travers le verre brisé, il distingue une petite femme blonde en pull à col roulé crème. À part cela, il ne saurait dire à quoi elle ressemble parce que son visage est étoilé de lacérations. Elle est visiblement enceinte, presque à terme. Il oublie dans quel pays il est. Il dit « *Keine Panik, ich bin Arzt* ». Il tourne la poignée de la portière, pose le pied contre la carcasse de l'avion et tire vers le haut. La porte s'ouvre en grinçant à la troisième tentative, éraflant l'aile voilée dans

L'avion

un crissement. Il constate à présent que les jambes de la femme sont coincées entre le siège et le tableau de bord. Aux bruits qu'elle fait, on pourrait croire qu'elle est très saoule et cherche à communiquer un message important sans parvenir à articuler. Il faut la désincarcérer, lui administrer des antalgiques, examiner la partie inférieure de ses jambes pour évaluer l'importance d'une éventuelle hémorragie. Rien de tout cela n'est possible. À cet instant seulement, il se rend compte que ce n'est pas elle le pilote. Le pilote est assis plus loin, de l'autre côté. Il n'a plus de tête. Ce détail ne sera pas publié dans la presse mais à l'Arbre de Mai, en ville, on racontera que le vieux Moreau l'a retrouvée dans un champ voisin le lendemain.

Le métal déchiré de l'avion grince et bouge. Raphael fait un bond en arrière et attend que la structure reprenne son équilibre. Le verre brisé a ouvert un profond sillon dans la chair de son bras, mais il n'en a absolument pas conscience. Il y a beaucoup de choses dont il n'a pas conscience. Plus tard seulement, dans les flash-back qui le hanteront pendant presque deux ans, il s'inquiètera à l'idée que l'avion prenne feu. Il attrape la lampe torche du fermier et retourne vers la femme et ce n'est qu'au moment où le faisceau lumineux balaye la cabine obscure qu'il aperçoit un garçon allongé sur le plancher au pied des sièges avant. Il fait éclater la petite vitre triangulaire de l'arrière avec le culot du boîtier pour glisser le bras à l'intérieur. Il serre l'épaule du garçon sans que celui-ci réagisse. Il appuie deux doigts sur son cou. Rien. Il tourne la tête du garçon vers lui et soulève ses paupières supérieures, la gauche, puis la droite. Aucune dilatation. Fracture du crâne, certainement.

Derrière lui, la femme du fermier prie doucement pour elle-même : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. »

La femme blessée tient son ventre gonflé. Le travail aurait-il commencé ? « Tenez bon, lui dit-il. Les secours sont en route. » La tête de la femme roule d'un côté à l'autre. Il ne sait même pas quelle langue elle parle, mais à la lueur de la torche, il discerne l'os à nu d'un fémur brisé. Il retire sa cravate et confectionne un tourniquet de fortune. Elle semble ne pas avoir conscience de ce qu'il fait. Ses gémissements inarticulés d'ivrogne s'affaiblissent peu à peu. Sa tête n'esquisse plus qu'un balancement de métronome. « Tenez bon. Nous nous en sortirons ensemble, vous et moi. »

Il serre le garrot de toutes ses forces et le fixe par un double nœud plat. Il ne peut rien faire de plus. Attendre, c'est tout. Il touche son ventre. Le bébé bouge. Les minutes suivantes sont les plus bouleversantes de ce qui sera la nuit la plus bouleversante de sa vie, à attendre l'arrivée des urgences, à prononcer des mots rassurants qui semblent de plus en plus ineptes, à vouloir désespérément que la femme et l'enfant restent en vie. « Vous pouvez y arriver. Les secours sont en route. »

Le temps s'écoule, dix minutes, ou peut-être une heure, et puis la tête de la femme retombe en avant et elle cesse de bouger. C'est fini, il en est sûr. Il sait maintenant ce qu'il a à faire. Il peut au moins essayer de sauver l'enfant.

Il déboucle la ceinture de sécurité de la femme et l'enjambe. Il est à califourchon sur son ventre. Il y a du sang partout. La main du pilote est figée en l'air, index

L'avion

dressé, comme s'il avait été interrompu en plein discours.

Raphael attrape le nez de la femme et fait basculer sa tête en arrière. Il pose ses lèvres sur sa bouche et souffle avec force. Son thorax se soulève. Il s'interrompt et recommence. S'il arrive à insuffler suffisamment d'air dans ses poumons et à éviter que son cœur ne cesse de battre, il réussira peut-être à faire parvenir assez d'oxygène au bébé. Il se redresse, pose ses mains sur le sternum de la femme et appuie énergiquement. Un... deux... trois... quatre... cinq... Reprendre le bouche-à-bouche. Attrape, bascule, souffle. Une immobilité sinistre pèse sur toute la scène. Le métal tordu, le brouillard, le grognement des cochons, le rythme de ses mains. De temps en temps, l'avion grince. Ou bien ce sont les débris de tôle arrachés du bâtiment qui les domine. Il s'imagine sur un bateau d'acier au milieu d'un océan fuligineux. Ils pourraient être, l'enfant à naître et lui, les seules créatures vivantes au monde.

Il ne porte pas de montre en vacances, alors il compte, parce que le SAMU voudra savoir. Cinquante cycles de RCP. Vingt-cinq minutes, approximativement. Il entend des sirènes, des vrombissements de moteurs, des voix masculines et soudain, il se retrouve en plein film de science-fiction, vacarme et lampes à arc, casques et combinaisons. Il y a un gros véhicule tel qu'il n'en a encore jamais vu, peut-être un camion de pompiers d'un terrain d'aviation militaire. Deux mains gantées l'attrapent par les épaules et l'aident à s'extraire du cockpit. Il s'éloigne avant de se retourner pour embrasser toute la scène du regard – les silhouettes

MARK HADDON

en ombres chinoises, le crucifix tordu de l'avion, «CA-956» en jaune sur vert forêt, des lumières bleues qui clignotent, le crépitement de cierges magiques des chalumeaux. On dirait une immense toile Renaissance représentant un nouveau mythe. Puis il se dit, pour la première fois, que c'est probablement une famille. La mère est morte, le père est mort, le fils est mort. Et si le bébé survit... ? Il se passe alors quelque chose qui ne lui est jamais arrivé en dix-sept ans de carrière. Une rafale de grêle violette traverse son champ de vision, et il voit la boue de la cour de ferme s'élever gracieusement à la rencontre de son visage sans défense. Quand il réintègre son corps, il est assis sur un fût en plastique avec une petite tasse ébréchée de cognac à la main tandis que la femme du fermier lui tend un paquet de Pépitos entamé. Quelque part, un bébé vagit.